

## Une lecture de *L'Homme précaire et la littérature*

Guy TALON

« La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil. »  
René Char, *Les Feuilles d'Hypnos*, 1946.

[Éd. utilisée pour ce livre : Gallimard, coll. « Blanche », 1977, 330 p. ; et, pour *Les Noyers de l'Altenburg* (1948, abrégé en *N.A.*), l'édition dans la coll. « Folio » (n° 2997), 256 p.]

### Introduction :

*L'Homme précaire et la littérature* sera le dernier livre de Malraux, publié au mois de février en 1977, environ quatre mois après la mort de l'écrivain. C'est un ouvrage qui n'a pas été complètement revu et corrigé par Malraux, et dont le « bon à tirer » n'a pas été signé. Ses dernières corrections manuscrites datent du 3 novembre 1976, vingt jours avant son décès et alors qu'il subit, depuis le mois d'août, une chimiothérapie.

Quoi qu'il en soit, c'est un essai où Malraux s'efforce, en quatorze chapitres, d'interroger la « Bibliothèque imaginaire » de l'Occident comme il l'a fait avec le « Musée imaginaire » mondial. Il s'en ira donc du « temps du sacré » à « l'aléatoire » actuel, mais il ne s'intéressera pas aux écrivains du XX<sup>e</sup> siècle : seuls apparaissent furtivement des noms d'écrivains nés au XIX<sup>e</sup> tels Anatole France, Paul Claudel, André Gide, Paul Valéry, Marcel Proust, Roger Martin du Gard, Georges Bernanos, etc.

Cette étude littéraire se double d'une réflexion philosophique dont la conclusion n'est pas très optimiste.

### La progression de la pensée malrucienne :

1. « *Portraits dans l'antichambre* » : Malraux rappelle qu'en 1928 il avait envisagé, chez Gallimard, un *Tableau de la littérature française* conçu comme un dialogue entre des écrivains de l'époque et des écrivains du passé. Bien que ce tableau ne fût jamais terminé, il en avait conclu que l'art était le domaine de la métamorphose, que les œuvres d'art parlaient des langages successifs et vivaient dans un triple temps : « celui de son auteur (...), le nôtre et celui de l'avenir. » Celui de leur création, celui du temps où on les redécouvre, quel qu'il soit, et celui du « Musée et de la Bibliothèque imaginaires ».

2. « *L'imaginaire de vérité* » : « L'imaginaire-de-Vérité » est celui du temps du sacré ; lequel, au Moyen Âge, s'exprime par la chrétienté, la cathédrale et le vitrail tandis que la littérature (le *Cycle breton* de Chrétien de Troyes, par exemple) s'apparente aux contes, se situe dans le domaine du merveilleux. Luther décomposera cet imaginaire. Apparaîtront alors le scepticisme, la relativité (Montaigne) et un « génie hanté » : Shakespeare.

3. « *Résurrections* » : La Renaissance ressuscite l'Antiquité et, avec elle, l'homme exemplaire de Plutarque auquel Michel-Ange donnera un aspect de héros confiant en l'avenir, et Corneille une âme chrétienne. Se développent, dans le même temps, un monde de poésie et de pastorales (qui n'égale pas celui de Titien), et un imaginaire profane où « Don Quichotte (...) efface le roi Arthur ».

4. « *L'imaginaire de l'illusion* » : Ensuite, le théâtre va devenir le lieu où l'on capture ce nouvel imaginaire et où s'exprimera l'ordonnance des Grandes Monarchies tandis que le merveilleux se réfugie dans l'Opéra.

5. « *L'imaginaire de l'écrit* » : Au théâtre succède le roman, création autonome, qui permet à l'écrivain de passer à l'intérieur de ses personnages trouvant ainsi, une autre dimension qui lui

permet encore de dialoguer avec ses lecteurs. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le roman est influencé par l'Histoire, car Bonaparte impose sa silhouette à tous les héros de l'ambition : Sorel, Rastignac, etc.

6. « *Aventures de l'imaginaire* » : L'imaginaire du roman se crée, à partir de Balzac, au moment où le personnage est inséparable du monde fermé que désigne le titre du roman où il se meut, même dans *Les Misérables*, roman mythologique. Puis le roman occidental élargit sa portée lorsque, grâce à Flaubert, il passe du réalisme, à l'irrationnel inhérent à la condition humaine (domaine dans lequel triompheront les « grands Russes » et, surtout, « le génie spasmodique » de Dostoïevski, obsédé par le problème du Mal).

7. « *La partition* » : Le roman n'a pas de partition, de plan arrêté d'avance. Il est une suite de parties « tantôt gouvernées et tantôt instinctives ». Qu'il s'agisse du *Rouge et le Noir* ou de *Guerre et Paix*...

8. « *Le dictionnaire* » : Tout chef-d'œuvre naît de sa confrontation avec le monde des formes qui le précède. Puis il rivalise avec le monde réel, le libère de sa confusion.

9. « *Professions délirantes* » : S'appuyant sur l'œuvre de Flaubert, premier romancier de l'absurde, sur celle de Dostoïevski, sur l'*Ulysse* de Joyce, Malraux montre que « l'imaginaire de l'écrit » naît à l'intérieur de la « Bibliothèque imaginaire ». Imaginaire qui met en jeu le dialogue entre l'écrivain et lui-même au plus profond, entre l'écrivain et ses maîtres, entre l'écrivain et ses personnages, entre l'écrivain et ses lecteurs.

10. « *Interpellation du roman* » : Le roman, aujourd'hui, s'affronte à la presse, à l'audiovisuel, et il ne pèse pas lourd, dans le domaine de la psychologie, face aux nouvelles sciences de l'homme. Mais les romans importants ont une relation particulière avec le destin (« un vrai roman n'a jamais qu'un vrai sujet : ce qui intéresse le plus profondément l'auteur, qu'il le sache ou non ») qu'ils interrogent et qu'ils cherchent à dominer ; ne serait-ce qu'en le ramenant à l'échelle humaine. Nul membre de la « secte des lecteurs » ne s'y trompe.

11. « *Le balbutiement des images* » : Selon Malraux, en 1975, le cinéma n'a pas réussi à construire un nouvel imaginaire même s'il a enrichi celui de la fiction. Par contre, l'audiovisuel et la presse ont mis en place un « imaginaire de l'aléatoire ».

12. « *Métamorphoses* » : Si la poésie, qui suscite l'anthologie, se rapproche du « Musée imaginaire » et s'en va vers le « fait poétique », comme la peinture vers le « fait pictural », la « Bibliothèque imaginaire » est limitée par rapport audit Musée ; limitée dans l'espace (barrière des langues) et dans le temps, car elle est passée du « vertical » (l'échange avec les Anciens) à « l'horizontal » : l'échange entre les Européens puis avec le monde.

13. « *La secte* » : Ce que Malraux nomme « la secte des lecteurs », avec un certain humour, ce sont tous ceux auxquels la lecture est nécessaire. Ceux qui possèdent une bibliothèque de l'admiration (en gros : les œuvres publiées dans la collection de « La Pléiade » et celles que chaque lecteur y mettrait), une bibliothèque de la distraction et une bibliothèque de l'érudition. Ces lecteurs-là ont conscience que les grands livres questionnent plus qu'ils n'apportent de réponses, qu'ils participent aussi « d'une création parallèle ». Par ailleurs, comme le reste, la « Bibliothèque imaginaire » deviendra poussière, mais elle aura, le temps de sa survie, échappé au destin.

14. « *L'aléatoire* » : Ce chapitre est capital. Nous allons donc l'examiner en détail.

### **Le temps de « l'aléatoire et de « l'homme précaire » :**

Malraux, sauf en ce qui concerne la poésie, s'est préoccupé davantage de sociologie et de métaphysique que de questions formelles. Et, de cette étude, dont la démarche ressemble à celle des livres sur les arts plastiques, il résulte qu'à « l'imaginaire-de-Vérité a succédé un « imaginaire-de-Fiction » dont on peut dire qu'il transcende aussi, mais fugitivement, le chaos, qu'il « met de l'ordre » (Camus) et qu'il témoigne d'un pouvoir de l'homme d'opposer à l'absurdité du monde un

univers qu'il crée.

Mais peut-on imaginer, aujourd'hui une autre métamorphose (le mot clé du texte : 77 occurrences) aussi importante que celle qui fit, d'un instrument de célébration, un « outil » de déchiffrement du monde et de réflexion morale ; une métamorphose susceptible de nous permettre d'échapper à l'incertitude d'une époque sans valeurs dignes de ce nom ? Rien n'est moins sûr.

Le voilà donc revenu, dans ce dernier chapitre de son dernier livre, aux prémices de son œuvre commencée dans les années qui suivirent la Première Guerre mondiale, laquelle avait ruiné — outre l'idée d'une harmonie divine et l'espoir, hugolien, d'une « paix universelle » — les idéaux du XIX<sup>e</sup> siècle : « progrès, science, raison, démocratie ».

En 1919, il apparaît que le progrès « exige une lourde rançon ». Il apparaît que l'homme, toujours capable d'une terrifiante sauvagerie, ne progresse guère spirituellement, que la science, de même, est ambivalente : capable de découvertes très positives, elle a, par ailleurs, produit des armes de plus en plus destructrices. Il apparaît que la raison ne suffit pas à rendre compte de la condition humaine, que le rationalisme est incapable de fonder un nouveau cycle de civilisation et, dès 1929, que la démocratie porte en elle ses poisons : la folie de l'argent, les excès du libéralisme et la tentation totalitaire.

Ainsi Malraux, dans ses premiers écrits, fait-il écho à la célèbre lettre, spengliérienne, de Paul Valéry dans « La crise de l'esprit » (*Variété I*). Pour lui également, « l'oscillation du navire a été si forte que les lampes les mieux suspendues se sont à la fin renversées » ; pour lui aussi, les civilisations sont mortelles. Aussi, dans cette faillite d'une Histoire, providentielle ou marxiste, dans laquelle se développerait l'exception humaine, dans cette faille qui ira s'élargissant se glisse *l'absurde*, l'idée que « l'homme est un hasard » et que « pour l'essentiel, le monde est fait d'oubli » (*N.A.*, p. 125).

Cette problématique sous-tendra le dernier roman de Malraux, *Les Noyers de l'Altenburg*, paru en 1948 et, malheureusement, un peu négligé. Dans ce livre d'une extrême acuité, un des participants du « colloque de l'Altenburg » en conclut que : « si le destin de l'Humanité est une Histoire, la mort fait partie de la vie ; mais sinon, la vie fait partie de la mort ». Or, au long du XX<sup>e</sup> siècle, des spécialistes ont démontré qu'il n'y a pas une Histoire continue, mais des histoires et des civilisations (des cultures) dont les structures mentales profondes ne communiquent pas ou ne communiquent guère que par la base (l'animal humain — l'espèce humaine avec sa commune volonté de vivre à l'aide de bonnes ou de mauvaises méthodes, ses capacités de progresser matériellement jusqu'à découvrir, hélas, les moyens de s'autodétruire) et par le haut (l'homme créateur).

Il reste donc deux attitudes possibles pour un « être qui pense, non-croyant ou agnostique » : vivre en état de « distraction métaphysique », tels les personnages des admirables chroniques de Giono, ou bien lutter pour s'améliorer, pour améliorer le monde tant soit peu ; se battre contre ce qui écrase les hommes et qui peut être changé ; combattre afin de rétablir un équilibre, afin d'inventer des « valeurs ordonnatrices » capables de « fonder l'homme à nouveau ». Pour une autre période.

---

<sup>1</sup>. Pire : s'excluent souvent à cause de leur volonté de puissance, de la cupidité, des fanatismes. N'est-ce pas Nietzsche, hélas, qui eut raison lorsque, encore lucide, il disait aux utopistes de son époque : « Vous me comprendrez après la prochaine guerre des nations » ? Par ailleurs, il nous a semblé peu réfléchi de prétendre (comme le fit, après Hegel, après Kojève, l'économiste et chercheur américain Francis Fukuyama) que s'annonçait, en 1989, « la fin de l'histoire » et l'impossibilité de la guerre. Fukuyama pensait qu'un consensus universel sur la démocratie libérale allait finalement succéder à la guerre froide. Quant aux marxistes et aux socialistes, Freud écrivait, dans son essai inspiré par les horreurs de la Première Guerre mondiale : *Malaise dans la civilisation* (1929), que leur « juste vue » économique « est troublée et dépouillée de toute valeur pratique par une nouvelle méconnaissance idéaliste de la nature humaine ». Il serait bon de tenir compte de cela. (« Dans un monde aux civilisations multiples, la démarche constructive, écrit Huntington — si mal compris alors qu'il poursuivait, à sa façon, dans son *Choc des civilisations* les travaux des historiens des civilisations, dont Toynbee et Braudel —, consiste à renoncer à l'universalisme, à accepter les diversités et à rechercher les points communs. » *C'est-à-dire tout ce qui peut permettre un dialogue.*)

Malraux a lutté, en tant qu'homme et en tant qu'artiste, contre le colonialisme, contre les totalitarismes, contre les fanatismes, pour un gaullisme social ; et, en fin de compte, constate-t-il, rien n'a vraiment changé en profondeur dans le monde. Il attend la mort dans une civilisation épuisée, dans un « aléatoire » (l'imprévisible d'une communauté émietée, chaotique, rendue au hasard et à ses démons) où se meut « l'homme précaire » ; une précarité qu'elle « inocule » au monde entier.

Le « David » et le « Rebelle » de Michel-Ange ont fait place aux individus corrodés d'Alberto Giacometti. Et, à ceux qui lui opposaient une sorte de philosophie d'éternel retour naturel (tel ce verset de *L'Écclésiaste*, dont un segment a servi de titre à Hemingway : « une génération [une civilisation] meurt, une autre lui succède, (...) le soleil se lève aussi »), Malraux a répondu en une phrase, terrible, jaillie, malgré le choix d'une certaine prudence, comme un cri du cœur : « On ne jardine pas dans les terrains d'Apocalypse. » (P. 315.) Car, maintenant, aucune découverte n'interdit « l'atomisation de la terre » : les armes nucléaires nous placent sur la route d'un « *big crash* » organisé par l'homme.

Enfin, pour ne pas désespérer davantage son lecteur, il clôt son livre par deux questions : « Nous résignerons-nous à voir dans l'homme l'animal qui *ne peut pas* ne pas vouloir penser un monde qui échappe par nature à son esprit ? Ou nous nous souviendrons-nous que les événements capitaux ont récusé toute prévision ? »

Ainsi, en ce qui concerne l'Occident, entre « le temps des limbes » et celui des ténèbres, Malraux s'est efforcé de ne pas trancher. En tout cas, il plaidait pour une « libre disposition de la mort », quand elle n'est pas accidentelle. Une possibilité de choix qui délivrerait, peut-être, ceux qui ne croient pas en un « surmonde », de la peur première (à l'origine de bien d'autres, conscientes ou non, et de bien des comportements) et qui les soulagerait de la hantise de la souffrance, de la déchéance et de la solitude définitive.

---

<sup>2</sup>. André Malraux admirait Paul Valéry : « Un très grand esprit, dira-t-il à Jean Vilar (...), l'un des plus grands esprits que j'ai jamais rencontrés ». Or Valéry, en 1935, dans un « Discours prononcé au Collège de Sète » et recueilli dans *Variété IV* affirmait : « Chacun de nous sent bien que les conditions (de l'existence) se font de plus en plus étroites, de plus en plus brutales, de plus en plus instables — tellement que, au sein de la civilisation la plus puissamment équipée (...), voici que la vie individuelle tend à redevenir aussi inquiète, aussi harcelée, et plus anxieuse, que l'était la vie des lointains primitifs. »

<sup>3</sup>. À noter, qu'à notre connaissance, il n'a jamais écrit cette fameuse phrase citée à l'envi : « Le XXI<sup>e</sup> siècle sera religieux ou ne sera pas ». « Comment voulez-vous que je le sache », a-t-il précisé, un peu irrité, à un journaliste de radio. Ajoutant : « Mais nous avons le sentiment que ça ne peut pas continuer ainsi bien longtemps... J'ai dit autrefois : "Un monde sans espoir est irrespirable, ou alors physique." (...) ». (N'empêche que le voilà aussi, nous semble-t-il, repris par « l'interrogation pascalienne ». Tout se passe comme si une part de lui-même — celle qui a cherché à « faire éclater la condition humaine par des moyens humains » — se disait à quoi sert de chercher à reconstruire la « grandeur de l'homme » malgré « sa misère », s'il n'y a pas promesse d'éternité, si « tout est vanité et poursuite du vent » ?)